

Pas un tombeau, Bernard Bretonnière

« *Suite de proses rapides pour dire un père* » : à coups de plus ou moins petites strophes, l'auteur donne forme à un portrait pointilliste de son père ou plutôt de l'image qu'il se fait de lui.

Il évoque anecdotes, manies, obsessions et lubies paternelles, s'interroge sur la nature de leurs rapports, pose la question de l'amour et de l'éducation, va et vient entre ses souvenirs, ses questionnements d'enfant et le regard de l'adulte qu'il est devenu.

Il s'amuse à mêler les registres pour dire un père qui est aussi l'incarnation d'une langue ancrée dans un terroir et une époque, celle de « la TSF ».

Un texte rythmé, charnel et drôle, à l'inverse d'une nécrologie, célébration d'un père vivant, et bon vivant ! À travers ce portrait, l'évocation de tous les pères, entre tendresse, émotion et humour. Un texte poétique qui appelle la représentation.

Note de présentation de la compagnie Les Aphoristes,
2014

Pas un tombeau de Bernard Bretonnière n'est ni le *Papaoutai* de Stromae ni la *Lettre au père* de Kafka. Un autre chemin suivi dans cette « suite de proses rapides pour dire un père ».

Bernard Bretonnière dresse un portrait haut en couleurs, et porte un regard bienveillant (mais sans concession...) à travers les souvenirs, petites choses, manies, tics de langage, travers, marottes, humeurs et caprices paternels. A la monotonie du « mon père » qui ouvre chaque fragment répond une vivante et tendre énumération oscillant entre le grave et la drôlerie.

Ce père tellement présent, on le découvre autant à travers le regard de l'enfant que celui du fils devenu adulte, ou de l'adulte devenu père lui-même. Toutes ces empreintes et traces laissées peignent un homme fort, qui impose, bon vivant,

parfois attachant, d'autres fois beaucoup moins, un homme scruté, montré, détaillé dans toute sa diversité kaléidoscopique.

Cette image est forcément vraie tant l'obsession de dire et de dire juste, ne peut laisser place à la tricherie. Ceci n'est pas un tombeau, car ce père(sonnage)-là est et restera éternellement vivant dans l'histoire du fils. Une belle manière de le (re)trouver, ou de ne pas le perdre, selon.

Edito de l'éditeur, mars 2014

2

L'œil ébloui nous donne l'occasion de relire ce texte, déjà édité en 2003 par Le Dé bleu. Pour ceux qui connaissent l'écriture de Bernard Bretonnière, *Pas un tombeau* est certainement un fondamental de son œuvre. Fidèle à l'énumération, il s'agit d'une suite de petites choses qui caractérisent le père de l'auteur, qui, comme le suggère le titre, n'est pas encore mort. Un père qui aime le vin, ses enfants et petits-enfants : "*mon père régnant sur sa tribu*". On entend aussi sa voix, sa bonne humeur, ses blagues. Chaque énumération commence par "mon père" et le fils en est fier ou pas, c'est selon. Ce sont toujours des souvenirs précis, des images ou paroles précises avec des bribes de langage courant, de langue régionale. On voit défiler également des morceaux de vie de cet homme qui a connu la guerre à l'âge de 21 ans, parle de politique, élève des animaux, mange des tartines de rillettes trempées dans le café du petit déjeuner. Avant tout, c'est un hymne au père : "*mon père humain un humain*" et la dernière page nous rappelle que nos parents partiront avant nous alors que nous avons du mal à croire cette réalité : "*mon père jamais mourra*".

Cécile Guivarch, sur le site Terre à ciel
(www.terracyel.net), mai 2014

C'est un événement. C'est un livre de poèmes important. Aujourd'hui réédité (première parution : 2003, au Dé bleu).

Le père advenu.

Dit.

Soufflé.

Sur la page.

À chaque page.

Un père advenu, pour être

Dit. Mais sans aucune mièvrerie.

Sans aucune idéalisation. Simplement

Avec le souci de la plus grande justesse

Possible. Et c'est une *secousse* qui advient.

Qui prend à la gorge. Et au ventre. C'est une

Secousse qui nous remue pour nous changer.

C'est-à-dire pour nous faire être un peu plus

Nous-mêmes. *Pas un tombeau* est un texte

Qui, parce qu'il se coltine au plus près, et

Non sans musique, le réel, tout le réel

Que la mémoire peut embrasser, dit

Notre hâte et notre gêne et notre

Peur à n'être que nous-mêmes,

Près des êtres tous les êtres

Que nous aimons et qui

Sont déjà sur le départ

Parce que la mort.

Matthieu Gosztola, sur le site La cause littéraire
(www.lacauselitteraire.fr), 03 mai 2014

Mon père inventé vrai.

Château de cartes, pas un tombeau. Que construire ? Rien de mort où mettre des souvenirs rapiécés. Les mots du passé reviennent dans la langue qui ne fourche pas (pas un tombeau).

"*Mon père vivant.*" Assertion, parti pris. Le livre recueille des bribes, telles quelles : on retrouve les expressions d'alors et celles d'aujourd'hui, elles attestent, ce n'est pas un film joué, du vivant coule dans la langue :

« du rouquin tu m'en diras des nouvelles et...
goûte-moi ce blanc jamais tu trouveras eh !
eh ! ça vient de Nice ».

Séquences orales, silence : blanc à la pause, secondes. La scène n'est pas chamboulée, remodelée, elle interagit maintenant et "mon père", à l'attaque du livre, répété trois fois page 8, agrège, en cette anaphore qui proliférera, les paroles, les actes (sortir du vin pour les invités, apprendre à chanter aux enfants...). Brèves actions enchaînées, liées toutes trois à la transmission (pas un tombeau). Tout est encore possible, rien n'est perdu, père vivant.

C'est un lexique particulier qui nous est restitué, familier et personnel (une signature), ils sont fondus : "touiller", "bobonne", "corner" (pour "klaxonner")... Énumération d'un quotidien tonitruant (le père est bon vivant), de rituels "tut tut tut", le soir trois fois, en descendant au garage et le langage du fils reproduisant le rythme d'alors, quand il rappelle qu'il fallait ouvrir la "lourde lourde lourde porte". Mimétique répétition, elle enclenche l'enfance, la fait entrer dans le texte sans filtre. Au présent tout est dit, le passé (l'enfance), le présent (l'adulte). Analepse sans distorsion temporelle : même plan.

Le père, "enfant de l'estuaire", est montré comme un homme de sa région, la Bretagne ligérienne. L'estuaire de la Loire se fait entendre grâce aux noms de lieux : Nantes, Pornichet, Lavau-sur-Loire, mais aussi :

"Mon père dans son marais Cordenais l'île
Pipy la butte de la Giquelais l'île Chevalier
Pierre-Rouge La Taillée
Rohars"

Et puis les chansons de Théodore Botrel et les mots du parler gallo :
"Mon père à la pêche « ça vouille, passe-moi les *béguins* »." (Les *béguins* désignent les *vers de terre*.)

"Mon père *bidrouille* mon père à la *bignée* mon père *crouillant* la porte cherchez pas dans le dico"
(Le verbe *crouiller* signifie *fermer* en gallo.) Le parler gallo ali-mente la faconde du père.

Fils fier du père chirurgien reconnu qui laisse à sa femme la gestion des tâches quotidiennes mais tonne dans le texte par l'entrée récurrente du discours direct qui ne coupe pas les phrases mais se mêle au poème. Droit au but, des verbes sous-entendus permettent une diction rapide, calquée sur l'oral, inventive et touchante pour ce père qui répète les mêmes histoires, ne tourne pas sa langue sept fois dans sa bouche.

Saturation : dans le livre, l'espace entier occupé par cette présence plain-pied du père vivant. Parfois un verbe :

"Mon père achète sa maison de campagne", ce verbe décide de tout le destin de la phrase (longue) comme les décisions du père orientent la vie de famille. Père-gouvernail. Toutes les vacances de la famille dans cette maison.

Ou alors des objets le caractérisent, ceux qu'il utilise ou pas :

"Mon père savon à barbe jamais vu
barbe à papa non plus

rasoir électrique toujours
fête foraine jamais."

De la proximité phonique au champ sémantique, les vers glissent. Entre "barbe", "barbe à papa" et "fête foraine", l'ancrage crée des images de nature différente que le lecteur rassemble pour le portrait vivant du chef de famille.

Tour à tour paysan avec ses outils ("tronçonneuse", "râteau", "fourche à neuf dents", "sécateur", "machette" rapportée de Colombie où il a visité sa fille, "berouettes", son phrasé, sa prononciation) puis lecteur ("tout Corneille tout/ Marivaux, tout Maupassant tout Nerval") ou "historien de la Commune de Paris", "conducteur approximatif" (voitures successives énumérées en liste improbable...), ou homme très occupé "dans son grenier dans ses placards dans ses étagères dans ses dossiers dans ses fichiers dans ses trucs son Macintosh acheté à 74 ans. " Jonction, pas d'écart entre hier et aujourd'hui. Intègre.

5

Face à lui son fils, là, enregistre, transcrit. Ne transpose pas – son fils le regarde et dit. Il accepte le mystère : pourquoi son père enregistre-t-il toutes ses prises de pêche ou de chasse et tous ses actes de jardinage ? Quel est ce "dictionnaires de dates" pour lequel il persiste à établir des fiches alors qu'un cousin travaillant dans l'édition lui a bien expliqué que cela ne pouvait pas intéresser un éditeur ? Pourquoi n'a-t-il jamais passé "plus de trois minutes" à parler avec son fils ? Ces zones d'ombre, le fils les mentionne sans intrusion. Il respecte les silences.

"Mon père tendresse à fleur de peau mais cal peau calleuse
faut pas croire. »

Fondu enchaîné, sens littéral/ sens figuré, radical/ dérivé, le lecteur avale. Les mots par petites lampées, lentement, entre les blancs du texte, des silences de vie où "s'taper la cloche". On y retrouve un lexique fleuri, daté aussi où partager dans aujourd'hui la parole des parents. On entend en même temps celle de "mon père vivant", sa légende (modeste ou pas, qui se fait prier, refuse de se rendre "aux invitations télé/ failli mourir à 6 ans d'une mastoïdite/ tombé amoureux à Berck-Plage et « ça dure », père admirant les belles femmes et n'aimant que la sienne).

Alors l'attachement : le lecteur en connivence s'attache aux détails souriants : ce père qui ne sait pas cuisiner peut "effiler des haricots beurre/ écosser des petits pois/ cuire des betteraves dans le diable". Le partage joué sur le fil de l'émotion du poète narrateur qui semble laisser venir un flux juxtaposant tout ce qui est significatif : détails insignifiants pris un à un, ils deviennent puzzle d'un portrait en actes et en paroles. Regard affectueux posé par un fils qui donne, au sens premier, visage à son ascendant en lui laissant le devant de la scène au présent comme sur une scène de théâtre où celui qui se déplace et bouge n'est pas un personnage (il est vivant). Ce père est "cap", "héros au regard si doux" citant Hugo et Rabelais et provoquant l'agacement de son fils (lorsqu'il met "« dans le même panier »" tous les hommes politiques) ou sa honte ("parce qu'il est un « bourgeois notable nanti »").

Les petites formules du père précisent le trait : "« ç'a goût de rien »" devant le jambon. Toutes gardent trace des élisions de l'oral, pas de transcription, l'effet de réalité est total par immersion dans la parole d'alors (elle reste celle d'aujourd'hui). Père, porteur d'une liste le caractérisant qui n'épuise pas sa diversité :

"Mon père bûcheron
casseur de cailloux
collectionneur
joueur de tarot

croyant
pèlerin
éleveur de moutons
chercheur
chasseur
pêcheur à la ligne
amphitryon
ami infatigable
fatigué quand même."

À la fois, autant de traits d'humanité : les noms les transmettent au fils qui fait naître en acte un portrait pas fait pour fixer l'image. Une ligne, une autre : une chose/ son contraire, père vivant de ses petites contradictions quotidiennes comme autant d'entorses à la langue. Elle nous devient familière, il est "resté aux mots d'avant :/ « TSF » « tourne-disque »/ « veston » « voyageur de commerce »/ « visiteur médical » « cochinchine ».)" et l'éélision frappant les mots, tout cela devient accent personnel, traces d'une oralité qui dénote le caractère de l'homme (généreux, débordant, père patriarcale, attendrissant). Cette énergie que dégage le père vient dans la langue, elle la modèle et la chanson n'en finit pas : "Mon père", c'est lui qui amorce et relance le texte, il suffit de ce nom passe-passe pour déclencher le flot des images et des paroles, les noter, vite, sans rien changer, n'en perdre miette et surtout ne pas modifier ces bribes directement captées qui reviennent dans le poème, à tant de reprises, comme un refrain redonne le ton, la vie est là.

Elle interroge aussi l'enfant devenu père sur sa propre façon de vivre la paternité, les traits de ressemblance le reliant à cet homme encore comme le passé commun :

"Mon père comme moi moi pareil
comme mon père pour des trucs
d'plus en plus"

Les gestes, les mots raccourcis le rattachent autant aux autres ("les mêmes braillements les mêmes gestes" lors d'un match) qu'ils l'en détachent. Entre universel et particulier, le poème ne trie pas. Et le fils sur le bord demande pardon s'il en dit trop (secrets de famille, les garder, recommande sa mère). En connivence le lecteur le suit, il entend la voix au présent dans le poème qui se clôt sur un futur :

"Mon père pas une statue ici pas un tombeau de.
Mon père jamais mourra."

Temps revenu en boucle vivant.

Note de lecture par Isabelle Lévesque, sur le site Poezibao
(poezibao.typepad.com), avril 2014